Petite chronique d’un enfant des banlieues au temps de la guerre d’Algérie

écrit par ARGO | 15 décembre 2021

J‘ai vécu en banlieue parisienne jusqu’à ce que mon père parte pour l’Algérie. Après, nous nous sommes réfugiés à Tulle, vu les dangers que nous courions à cette époque. Le FLN perpétrait de nombreux attentats, aidé en cela par des porteurs de valises (argent, armes, explosifs) français, collabos nouvelle version, qui n’ont jamais été inquiétés par

la Justice. Peut-être les mêmes qui avaient eu une attitude ambiguë ou qui avaient trahi lors de l'Occupation et qui avaient échappé à l'épuration.

En ce temps-là, le danger était partout. On pouvait vous abattre à la sortie de votre domicile ou de votre travail, piéger votre véhicule. Nous n'allions à l'école qu'accompagnés d'adultes, et des policiers en civil assuraient l'entrée et la sortie des classes. On nous avait bien recommandé de refuser les friandises et les gâteaux offerts par des étrangers, surtout de la part des Nords-Africains. C'était la psychose. Un fonctionnaire habitant au deuxième étage avait été abattu dans la cage d'escalier. De la cervelle éclaboussait les murs. Nos parents préférèrent nous faire prendre l'ascenseur pour éviter d'apercevoir cet affreux spectacle. Mon père ne revêtait son uniforme qu'une fois arrivé à la caserne, à Vincennes, où il était affecté. Il s'était procuré un pistolet de calibre 7,65mm qu'il emportait avec lui.

Lundi 3 avril 1961 — L'AUBORE — 3 b

ATTENTATS TERRORISTES EN SÉRIE CONTRE des postes de police dans le XIIIe et le XVIIIe

- **5 morts, dont 2 supplétifs musulmans, et 13 blessés (3 gardiens, 8 harkis, un passant et un rebelle)**
- **Plusieurs centaines de musulmans ont été appréhendés au cours des rafles opérées aussitôt après les fusillades**

(Enquête de Serge MAXIMOV)

LA Trêve pascale n'a pas été respectée par les terroristes. Utilisant la technique largement éprouvée de l'effet de surprise, des commandos nord-africains ont attaqué simultanément à la grenade offensive et à la mitraillette, samedi, à 20 heures, des postes de police à la Chapelle, rue de la Goutte-d'Or (18e), rue du Château-des-Rentiers, dans le 13e. Hier, dimanche, les tueurs sont revenus attaquer le poste de la Goutte-d'Or.

Le bilan de ces raids se solde par cinq morts (trois terroristes et deux supplétifs musulmans des forces de police sanitaires) et trente blessés (trois gardiens de la paix, huit supplétifs, un terroriste et un passant).

L'attaque des terroristes nord-africains dans la rue du Château-des-Rentiers (13e) a été soigneusement préparée.

Un jeune raflé à l'entrée du «Bandes-vous des chasseurs», situé au 170 de la rue, dernier actuellement poste de supplétifs, était le principal objectif de l'agression.

— Le groupe de tueurs était composé de six personnes, nous a déclaré un témoin de l'opération. Ils ont vu descendre à pied le long de la rue du Château-des-Rentiers. Après avoir repérés un traîtreux, commencé leur tuerie en tirant plusieurs rafales de mitraillette.

«La première grenade a blessé à un mètre de la grenade en amorce, la quittant totalement. Par un hasard providentiel, le supplétif de garde ne fut que légèrement blessé. La seconde grenade explosa dans le couloir du poste de police, à deux mètres du trottoir. Puis brusquement, personne ne se trouvait sur les lieux.»

Aussitôt après, une violente fusillade opposa agresseurs et supplétifs. Deux terroristes ont été blessés et ont rejoins du poste de police, tandis qu'un harki était abattu durant le feu. Et de la rue Harvey. Cinq autres auxiliaires musulmans étaient blessés. Les quatre agresseurs indiqués réussissent à prendre la fuite vers la place d'Italie où la police perdit leur trace.

Plusieurs armes ont été abandonnées et retrouvées sur les lieux : un pistolet automatique, un pulverisateur et des grenades non explosées.

Les tueurs sont revenus vingt-quatre heures plus tard

Dimanche, de la Chapelle et à la Goutte-d'Or (18e), l'affaire était différente sensiblement. Les agresseurs — six hommes armés en force grenades — utilisaient grenades, mitraillettes et pistolets.

— A 20 heures, nous dit un témoin, [illegible] Profitant du désarroi, le tueur rejoignit la voiture stationnée sur le boulevard, non loin du poste de police. Arrivé au poste le fuite, en direction du boulevard Barbès, les agresseurs avaient encore déchargé leurs armes sur un [illegible]

Notre dessinateur a reconstitué l'un des attaques contre des postes de supplétifs rue de la Goutte-d'Or. Tandis qu'un des agresseurs lançait une grenade, deux sculptes le protégeaient

J'avais un camarade, Sauveur Bortolussi, le fils d'un gardien de la paix. Je n'ai pas oublié son nom. Pour son âge, c'était déjà une armoire à glace. Nous avons tout de suite

sympathisé. Scolairement, il avait beaucoup de difficultés. Il faisait le désespoir de notre institutrice. Sans le vouloir, il avait beaucoup d'humour et de répartie. Á l'enseignante, qui lui demandait ce qu'il comptait faire comme métier avec un niveau aussi déplorable, il avait répondu qu'il serait policier comme son père. «*Pas besoin d'être intelligent pour entrer dans la police, mon père y est bien, lui*», lui avait-il déclaré. Il avait aussi une autre particularité : il pouvait dormir n'importe tout. Quand on le mettait au coin, il appuyait sa tête contre le mur et s'endormait aussitôt, si bien que finalement notre maîtresse d'école avait renoncé à l'y envoyer. On s'était pris d'amitié. À la récréation, il me protégeait des élèves belliqueux, et je l'aidais à faire ses devoirs, lui expliquant ce qu'il n'avait pas compris. **On ne se quittait plus.**

Sur le chemin de l'école, nous passions devant un bidonville, habité par des Algériens. Les adolescents de ce camp nous jetaient des excréments, parfois des cailloux, et nous mimaient le sourire kabyle en nous assurant que nos mères et nos sœurs seraient violées après que nos pères auraient trouvé la mort. C'est depuis ce jour que je suis devenu patriote, sans le savoir. Je ne supportais pas d'être insulté, menacé dans mon propre pays par des personnes que je jugeais n'avoir rien à y faire. L'ami Bortolussi avait trouvé la parade : une main sur la hanche droite, l'autre mimant un canon, il faisait semblant de les arroser à la mitraillette en mimant le bruit de cette arme. Puis il leur criait : OAS, OAS! Les autres devenaient blêmes et regagnaient leurs cabanes. Un jour, un beau jour, ils ont démoli ce campement. Suite à des plaintes? Peur que la situation ne s'envenime? Les occupants ont été évacués, peut-être vers leur douars respectifs. Quelque temps après, nous avons été réinstallés dans une école flambant neuve, construite dans la cour de notre immeuble. Un peu plus de sécurité pour nous. Sauf qu'un jour nous avons eu une alerte à la bombe. Nous avons évacué les lieux en toute hâte. Heureusement personne ne fut blessé. La lâcheté de ces gens-là était telle qu'ils n'hésitaient pas à s'en prendre aux enfants. Alerte bidon, les artificiers ne trouvèrent rien.

Les jeudis, les gamins des trois bâtiments de notre cité se retrouvaient pour jouer sur le terrain vague. On s'amusait à faire la guerre… d'Algérie. On désignait certains d'entre nous

pour tenir le rôle des fellaghas.Bortolussi faisait le tri. Étant son ami, j'étais exempté de jouer le rôle d'un terroriste. Ça n'avait pas l'air de leur plaire, rien qu'à voir la tête qu'ils faisaient. Quand ils avaient perdu la bataille, mon copain Bortolussi les avertissait qu'ils étaient condamnés à mort et commandait un peloton d'exécution… armé de pistolets à amorces.
D'autre fois, nous jouions à copier des films de capes et d'épées, en brandissant des rapières en matière plastique reçues en cadeau de Noël. Il est heureux qu'aucun de nous n'ait été blessé.

C'était ça nos jeux. Il faut dire que notre banlieue n'offrait guère de distractions. Hormis les menaces du FLN, c'était plutôt tranquille. Une banlieue grise, avec une myriade de petits pavillons, un hospice pour les personnes âgées, qui sortaient les dimanches habillées d'uniformes bleu marine avec boutons dorés et casquettes galonnées d'or. Des usines qui crachaient la fumée. Mais c'était la France, la France de mon enfance. La convivialité, les voisins s'invitaient pour l'apéritif, ils organisaient des concours de pétanque dans la cour. On s'entraidait. Quand quelqu'un était en panne de voiture, il y avait toujours quelqu'un pour offrir ses services. **J'y suis revenu un jour et je n'ai rien reconnu. C'était devenu un coupe-gorge. Le grand remplacement avant l'heure**. Nous vivions tous en bonne intelligence, et vu

le nombre de résidents dans la cité, il ne se passait rien, ou presque. Là, c'était devenu la zone, de non-droit, et dangereuse pour le Gaulois.
J'en suis venu à détester, même à haïr ceux qui ont permis cela. Je ne peux plus les voir sur un écran sans ressentir une immense colère, de la haine. De voir ma France, notre France disparaître jour après jour me met hors de moi. J'ai perdu mon ami Bortolussi de vue. La vie est ainsi faite. J'espère qu'il s'en est bien sorti. Peut-être est-il devenu gardien de la paix comme son père. Ou militaire. Il aurait fait un magnifique soldat. S'il me lit un jour, s'il est encore de ce monde, qu'il sache que je ne l'ai jamais oublié. Salut l'ami!